



Jean-François Stévenin et Yves Afonso, héros de *Double messieurs* (1986), une virée imprévisible.

| Intégrale Jean-François Stévenin, en version restaurée : *Passe-montagne* (1978), *Double messieurs* (1986), *Mischka* (2002)
| Reflet Médicis, 3-7, rue Champollion, 5^e
| Voir séances dans nos pages cinéma.



Le choix du cinéphile

QUAND STÉVENIN TIENT LA CAMÉRA...

Trois films en témoignent : ça secoue.

Le réalisateur aime les road-movies made in France menés à fond la caisse, libres et déjantés.

Si Stévenin n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est le poète siphonné du cinéma français, un mélange improbable de Brando et de Bozo le clown. Il commence comme assistant réalisateur de Rivette et de Truffaut. Ce dernier l'engage pour le premier rôle inoubliable de l'institut pédagogique dans *L'Argent de poche*. Peu après, il se lance dans l'aventure de son premier film, l'hallucinant *Passe-montagne* (1978). Un architecte (Jacques Villeret, dans son meilleur rôle) y tombe en panne de voiture dans le Jura et se fait aider par un drôle de garagiste. Celui-ci l'accueille dans sa ferme et ne se presse guère pour réparer la Mercedes. Cernés par la montagne, la neige et la nuit, les deux hommes font connaissance, se lient d'amitié. Ensemble, ils passent chez les dingos et les boit-sans-soif du coin, refont le monde et cherchent une combe magique. On n'avait jamais vu un tel mélange de document à forte teneur ethnographique et de tournée de branquignols, entre farce et western montagnard, regorgeant d'onomatopées, de borborygmes. Du problème de cardan aux litrons de vin éclusés, du friselis des petits oignons revenus dans la poêle au patois jurassien, tout ici vient du cru. Tout exhale une francité que Stévenin transcende, non sans en montrer une face pathétique, nauséuse. Il s'en goinfre autant qu'il la vomit.

Double messieurs (1986), nouvelle claque, nouvelle fugue, du côté de Grenoble ce coup-ci, avec une ascension captivante en bagnole, vers la brume de l'altitude. Deux ex-copains d'enfance, Stévenin et le regretté Yves Afonso (grand second rôle, disparu en janvier dernier) retrouvent un certain Kuntch, leur souffre-douleur lors d'une ancienne colo. De hasards en faux pas dérisoires, de coups de force en kidnapping minable d'une demi-déesse (Carole Bouquet), la virée est si imprévisible qu'elle prend tout le monde de court. La fiction semble s'improviser devant nous. Stévenin déconstruit la grammaire du cinéma comme un moteur et la remonte à sa manière, en changeant de carburant.

Chaque film de lui est une expédition en hors-piste, dans son contenu comme dans sa fabrication. Rien d'étonnant qu'il faille attendre seize ans pour que sorte son troisième film. C'est *Mischka* (2002), avec Jean-Paul Roussillon, Stévenin toujours, et une partie de sa tribu familiale (sa femme, Claire, sa fille, Salomé, son fils Robinson). Un papy abandonné sur une aire d'autoroute est pris en charge par un infirmier azimuté. Flanqués d'une ado et d'une Gitane rockeuse, ils partent en virée. Enchanté et truculent, ce road-movie insufflé de la vie, flirte avec le fantastique social, dépeint les joies et les déboires de l'ivresse. A défaut d'avoir réussi à adapter *Voyage au bout de la nuit*, de Céline (sa marotte), Stévenin nous a fait son voyage au bout de la France. L'auteur de *Mort à crédit* sûrement aurait apprécié. — Jacques Morice

ET AUSSI

Play it again. 4^e

Les films d'hier dans les salles d'aujourd'hui : c'est le menu de ce festival qui permet, jusqu'au 24 avril, de revoir une vingtaine de classiques en version restaurée (*Le Lauréat*, *Quai des Orfèvres*, *L'Empire des sens*, *Nostalghia*...). Rens. : festival-playitagain.com